

rendu encore au Salut, et était resté tout le temps à genoux au milieu des paysans, lui, le vieux soldat de nos guerres africaines. Et, sa bonne journée de chrétien ainsi faite, il était rentré paisible et content chez lui. Il avait lu ensuite, comme il le faisait chaque soir, quelques pages de l'histoire des luttes de l'Eglise, le bon curé de son village était venu, comme il en avait l'habitude le dimanche, passer sa soirée avec lui, et ils étaient restés à causer ensemble jusqu'à dix heures et demie ; quand le curé le quitta : « Je suis très-content, monsieur le curé, lui avait dit le général de ce que vous m'avez dit ce soir. » L'entretien avait roulé sur le purgatoire, le ciel et la vie future. Il ne savait pas en être si proche. Tout à coup à une heure du matin, une douleur inaccoutumée, soudaine, aiguë se fait sentir. C'était la mort, ou plutôt c'était Dieu qui venait. Il détachait aussitôt de la muraille son crucifix, pour son dernier combat, comme autrefois il saisissait son épée. Quand le prêtre arriva, le général était debout, marchant à pas lents dans sa chambre, et dressant le crucifix sur son cœur. A la vue du prêtre, il tombe à genoux, appuyé